

Préface de catalogue pour Vladimir Ossif 1988

Ici, paysages sombres, terres pauvres et craquelées. Ici, contrées plus charbonnées et lacérées que murs d'une prison. Ici, même les couleurs sont étouffées à la naissance. Mais doit-on s'en prendre au peintre si le ciel n'est pas souvent bleu sur la tête des hommes, ni le sol toujours fleuri et verdoyant à leurs pieds?

L'univers d'Ossif est griffé de son souci d'être humain en un monde qui ne l'est pas. Et si sa peinture peut évoquer parfois celle d'un Tapiès, c'est sans doute moins l'épaisse rugosité de la matière qui en est cause, que celle de cet intense sentiment du tragique commun aux espagnols et aux slaves. Pour ces deux peuples âpres, l'art n'est surtout que le plus noble moyen d'envoyer peinture ou encrier à la béante gueule du néant, et de soustraire au moins à sa glotonnerie quelques signes de notre vie.

Dans la peinture de Vladimir Ossif, jeune peintre slovaque venu s'installer en France il y a six ans, il y eut beaucoup d'oiseaux morts naguère, que venait juste dire une simple tache blessée. Désormais plus d'oiseaux, même assassinés, juste la tentative de saisir ce qu'il reste de présence en un monde où tout semble s'assombrir et fuir. Simplement l'inventaire de notre précarité, ici. A défaut d'une architecture, réunir quelques bribes de géométrie confuse, incertaine. A défaut de chemin vers un sens, repérer les traces d'un passage. Le monde tient à si peu maintenant, qu'avec de la charpie il nous faut apprendre à faire nos amarres, comme il nous faut apprendre que le plus humble des outils est encore le plus sûr. C'est ce que nous dit cette œuvre.

A l'excès de sophistication où s'égare notre civilisation, il semble que les jeunes artistes, certains d'entre eux en tout cas, et peut-être pas les moins avisés, répondent par une volontaire pénurie de leurs moyens formels. Vladimir Ossif est de ceux-là, qui, par exemple, de trois frêles traits noirs fichés dans un sol plus sombre, nous dit une mine lointaine, et la noire détresse de ceux qui, là-bas, du côté de Johannesburg, parce qu'ils sont noirs n'ont d'autre choix que d'aller gagner leur vie au plus noir de la ténèbre. Certes, il ne nous raconte pas tout cela, ni tous les drames entendus aux infos du matin. Non, il nous dit c'est noir. Voilà tout.

Mais sur certaines autres de ses toiles, on croit voir trembler parfois comme l'aspiration à un cristal. Simple souvenir de son compatriote Simâ, ou appel d'une plus sûre, plus profonde lumière?

Gérard Barrière 13 Novembre 1988

Le sentiment tragique de la vue.

La première chose qu'il fit, sitôt arrivé en Espagne, et pour deux ans, son premier tableau pour nouer ses premiers liens avec ce monde, ce fut un tableau des conjugaisons.

Sur une de ces surfaces somptueusement sales dont il a le secret, il écrivit de manière appliquée les temps présent, passé et futur des verbes essentiels: fumar, estar, escribir, ser, poder, haber, ir, saber, querer.

Il s'agissait de bien plus que de fixer en sa mémoire un peu de langue castillane, mais véritablement de présenter l'Espagne à sa peinture, en la conjuguant au bout de ses pinceaux. Ainsi signifier à son travail, par le verbe et ces verbes, à quelle âpreté sublime il aurait affaire, quelle véhémence étreinte serait désormais son devoir conjugal.

Conjugaisons, conjugalité; en cette première œuvre, consommation des noces entre l'Espagne et sa peinture.

Mais il y avait déjà, semble-t-il, connivence naturelle entre l'austérité de cet art et celle de cette terre. Camus a superbement dit la sourde parenté unissant, par le tragique, les excessifs univers hispaniques et slaves. Pour l'un et l'autre monde, l'harmonie n'est qu'une consolation provisoire, illusoire, la beauté est amère et le cri est son chant suprême. Indéniablement "Le sentiment tragique de la vie", de Miguel de Unamuno reste le sommet de la philosophie espagnole.

Certes, l'Espagne ne caresse pas dans le sens du poil.

Vladimir Ossif non plus.

Dans les deux cas l'art s'affiche brutalement comme inséparable de la mort. Evidence, certes, truisme même, mais dont on doit saluer le courage de qui nous le rappelle, tant nous répugnons à le réaliser.

A Madrid donc, ce jeune peintre slovaque, après de longs séjours en Allemagne et à Paris, et une œuvre déjà passablement affirmée, a donc trouvé de quoi confirmer ses vœux de radicalité, continuer sa quête de l'abrupte (et absurde?) évidence. Plus, ce pays, cette culture, paraissent lui avoir donné une fièvre que son graphisme ne connaissait pas encore. Alors que son œuvre antérieure exprimait un étouffement, à tout le moins une résignation face à l'horizon bouché des destinées humaines, il semble que la terre de Cervantès, de Quevedo, de Lorca et de ces corridas qu'il n'aime pas ("parce qu'on ne donne pas sa chance au taureau") ait invité son style, et jusqu'à sa palette, à des emportements nouveaux, des postures de combat, de riposte.

Avant, tout était reptation hors du désespoir. Maintenant, tout se fait plutôt élan, assaut contre l'inévitable. Peut-être n'est-ce qu'à l'ombre du Prado, et à proximité du Chien de Goya comme de Guernica, que l'on peut parier à ce point que l'art soit notre arme absolue contre la conclusion stupide?

Mais mieux vaut revenir maintenant à la difficile et superbe indigence de cette œuvre.

Difficile pour nous, tant rien n'est fait ici pour séduire, tout pour nous abîmer. Mais difficile plus encore pour l'artiste, tant il est tentant, à tout instant, de glisser vers une élégance, ou simplement une reconnaissance, jokers qui lui rendraient la victoire trop aisée. Il ne s'agit ni de se plaire, ni de plaire, seulement de racler jusqu'à l'os la visualisation de notre émotion d'être.

Mais superbe émotion d'être...

Saisie en tout ce qu'elle a de brutal, d'incertain, de souillé, dérangé, d'aussi inutile et absurde que les vieilles charrues rouillées dont Braque fit son testament, mais manifestée également dans son bouillonnement d'ivre levain, dans sa frénésie d'insurrection contre toute cette inanité.

Il faut regarder longtemps. Sans cesse on va, voit plus loin, toujours monte la marée de la vision. Ce qui n'avait pas été même entrevu devient esquisse, puis l'esquisse s'installe, insiste, se conforte, se précise jusqu'à devenir présence. Et puis voici que cette présence, pourtant si confuse ou timide au premier abord, s'avère, ou s'avoue, être exactement celle qu'il nous fallait, à ce moment, voici qu'elle porte un sens, intime, immédiat, urgent.

Il y a des signes, parfois. Leur évidence est rare et il ne m'appartient pas de trahir ici leur confidentialité. Invitation est faite à tout regard de s'embarquer pour la destination de son choix. Il faudrait, devant ces œuvres, demander à son œil la disponibilité que l'on obtient de son oreille lorsqu'on écoute du jazz. Ne pas en attendre leur histoire, niais y entendre ou y voir la nôtre, ne pas exiger leurs clés, mais en faire celles qui ouvriront nos dernières portes. Les plus ardues à atteindre, parce qu'elles ouvrent sur nos chambres essentielles, où fatalement règne un peu de désordre. Précieux chaos que l'art n'aura jamais fini d'explorer, entre rage et célébration.

Gérard Barrière Paris, le 20 mars 1991.